

cette partie du champ du Père de famille restée jusque là pre-qu'entièrement négligée. M. Bolduc, qui brûlait déjà de ce feu divin que Notre Seigneur est venu apporter sur la terre, s'offrit pour aller évangéliser ces nations sauvages encore assises à l'ombre de la mort, et son sacrifice fut accepté. L'occasion pour le départ pressait : on se hâta donc de l'ordonner prêtre, le 22 août 1841, à Saint-Joachim, sa paroisse natale. Cette faveur fut accordée par égard surtout pour sa mère, qu'il appelait toujours sa bonne petite mère, afin de jeter un peu de baume consolateur dans son âme affligée et sur son cœur si fortement éprouvé par cette séparation douloureuse et par ce départ peut-être sans retour. Car aller à la Colombie alors c'était aller au bout du monde, c'était entreprendre un voyage long, pénible et dangereux, c'était s'exposer à périr victime de la cruauté des nations barbares qui habitaient ce pays.

Le chemin de fer du Pacifique Canadien n'existait pas alors, que dis-je ? on ne pouvait pas même avoir le soupçon qu'il pût exister un jour. Il fallait donc, pour se rendre à la Colombie, ou parcourir avec des fatigues et des dangers infinis la partie du continent que le Pacifique traverse aujourd'hui, ou doubler par eau le cap Horn de l'Amérique du Sud. Ce fut cette dernière voie que prit M. Bolduc, avec son compagnon de voyage et de mission, M. Antoine Langlois.

Partis tous deux de Québec, le 1er septembre 1841, et le 12 du même mois de Boston, ils ne purent arriver à l'entrée du fleuve Colombie, que le 10 septembre de l'année suivante, un an après leur départ ! Ils avaient parcouru plus de 9000 lieues. Aujourd'hui on se rend au même endroit dans l'espace de quelques jours, confortablement installé dans de beaux petits palais qu'entraîne la vapeur avec une vitesse presque vertigineuse et où rien ne manque pour le vivre et le coucher.

M. Bolduc a tenu un journal très-intéressant de son voyage, qu'il a adressé à son

confrère de classe et ami intime, M. Cyrien Tanguay, devenu Camérier de Sa Sainteté Léon XIII et auteur du "Dictionnaire des Familles Canadiennes." Ce journal a été publié dans les "Rapports sur les Missions du diocèse de Québec."

Dans une lettre du 6 mars 1843, que M. Bolduc écrivait à cet ami et confrère, il lui disait : "Le jour de Saint François de Sales, j'ai eu la consolation d'admettre au sacrement de la régénération seize grandes personnes. Ce jour-là j'ai beaucoup pensé à la solennité de cette fête, au Séminaire de Québec. Je me suis transporté au milieu de cette joie mêlée de piété, mais j'ai considéré tout cela comme étant peu de chose à côté des consolations que j'éprouvais à la vue de cette troupe de personnes que je venais d'engendrer à Jésus-Christ et d'introduire dans l'unique berceau du Pasteur. Dans ces moments de faveur de la part de Dieu, je ne changerais pas mon sort pour celui du plus heureux des rois."

Puis il ajoutait plus loin : "Dans mon isolement je me regarde néanmoins comme fort heureux ; je suis éloigné des sociétés pour lesquelles j'ai toujours eu assez peu de goût, je ne changerais pas ma solitude pour tous les biens du monde. L'éloignement de mes confrères ne me fait point perdre courage ; le bon Dieu, qui sait que je travaille pour la gloire de son saint nom, ne m'abandonne point ; je suis aussi gai, aussi content que dans mes plus beaux jours en Canada ; je suis un peu pauvre, mais cela m'est agréable et me fait imiter une des principales vertus de notre divin modèle." On reconnaît bien là le vrai missionnaire, le bon prêtre, ou, si l'on veut, c'est bien là Mgr Bolduc.

M. Bolduc resta neuf ans dans ces pénibles missions de la Colombie, c'est-à-dire, jusqu'en 1850, et, malgré le désir qu'il avait de continuer les travaux et les courses de cet apostolat lointain sa santé délabrée le força à demander son rappel.

A son retour en décembre 1850, M. Bolduc passa le reste de l'année scolaire au Sé-